

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



ALYC 2004 sous le signe du tastevin

Dijon! Michel Sadeler qui y vécut maintes années, caractérisait cette riche cité par ces trois mots: "C'est un iceberg!"... Météorologiquement donc, on pouvait tout craindre de l'accueil que risquaient de nous réserver les cieux bourguignons.

Eh bien, foin de nos craintes! Une aimable baraka nous offrit un été indien idéal, et c'est sous un soleil "comme-là-bas-dis" que furent vécues les trois premières journées de l'automne octobre 2004, et nos camarades qui ont cru sage de s'abstenir pour ne pas être confrontés à brumaire, frimaire, ventôse, pluviôse, voire nivôse, regretteront de ne s'être pas joints à notre compagnie.

Pour ce qui est de vendémiaire, il sera donné à Suzanne Le Noane de l'évoquer en récapitulatif - un peu plus loin - notre journée du dimanche 3, entièrement consacrée aux somptosités viticoles et vinicoles du riche terroir bourguignon.

● Pas d'innovations spéciales quant au retrouvailles, toujours bourdonnantes et euphoriques... mais une surprise de taille en constatant que notre "Holiday Inn" regorgeait de Chinois, première vague du milliard et demi de touristes extrême-orientaux désormais admis à découvrir l'extrême occident
●●● suite en page suivante



Barbouillis et virtuosités picturales

Tout en achevant de mâcher la pointe du croissant acheté à notre concierge M. Orsini, à travers son guichet grillagé, grimpons les escaliers proches de ces salles de classe du rez-de-chaussée où M.M. Bonnet, Serror, Hauvet, et Sarraute - assistés du préparateur Amour aux paupières rongées par les acides - enseignent physique, chimie et sciences naturelles.

Du premier étage, laissant à main gauche l'entrée du bureau de M. le proviseur Blanc, escaladons, à main droite, deux fois dix marches encore, jusqu'au second étage, et passons devant la porte à travers laquelle le bel accent languedocien de M. Recouly chante les louanges du carré de l'hypoténuse ou de l'une des mille et une propositions d'Euclide...

Nous voici parvenus - ouf! - chez M. Mirada, en classe de dessin, matière scolaire considérée comme humblement marginale!

Pas de tables, pas de pupitres, pas de chaises, pas d'encriers de porcelaine en cette salle à l'aspect insolite, mais un hémicycle constitué de longs bancs curvilignes rangés en arc de cercle, et d'appuis métalliques parallèles à ces bancs, sur lesquels chaque élève peut incliner son carton à dessin à chamarrures vertes et noires...

●●● suite en troisième page



En suivant le guide

Coup d'oeil - du haut vers le bas de cette page - à un vitrail du clos Vougeot, aux armoiries de la Confrérie des chevaliers du Tastevin... Puis vers les célèbres toits multicolores cernant la cour d'honneur de l'Hôtel-Dieu des Hospices de Beaune... Vient alors la masse imposante d'un des pressoirs utilisés par les moines clisterciens du clos Vougeot, à comparer avec la taille de l'homme tout proche... Enfin, une "classe" suspendue aux lèvres de sa conférencière, dans la grande salle des fêtes où ces messieurs du Tastevin régalaient annuellement et gastronomiquement quelque 600 convives, autour de mets sapides et de vins capiteux, au son éclatant des trompes de chasse...

Dijonalyciades 2004



du continent eurasien... D'où, une petite surprise pour les infortunés alycéens descendus trop tard prendre leur petit déjeuner, en découvrant que l'abondant buffet qui avait été copieusement fourni "aux aurores" se trouvait plus que fortement allégé par des hôtes impérial-célestes ayant savamment empilé, sur une petite assiette, de la victuaille haut comme une pièce montée.

● **Sinistrée** par cette nouvelle espèce d'acridiens pérégrins... notre amie Marie Jeanne Couget Rudmann le fut, qui nous dit, maintenant, ses impressions relatives à son premier contact avec la faune alycéenne:

"Mon mari ne connaissait personne, et moi si peu: mes cousins André et Suzette Durand, Simone Berleux-Magnani (mon aînée de quelques années à l'internat de "La-veran") et Jean Benoit, notre voisin savoyard.

Première agréable surprise, la rencontre de mon époux avec la dynamique Dolly Martin qui a connu sa maman, issue de la famille Schmidt de Biskra. Moi, ce fut Jean-Pierre Champetier qui me parla de mon cousin Jacques, lui aussi, un ancien "d'Aumale". Quant à Dominique Foata, il se souvint qu'ayant été invité, à Sédrata, pour le mariage de la sœur de Marc Rudmann, il y avait entrevu une petite fille coiffée avec des anglaises, qui n'était autre que moi.



● Retrouvailles - au-delà d'un demi-siècle - de Simone Berleux-Magnani et Marie-Jeanne Couget-Rudmann ● Attentifs et souriants pendant l'assemblée générale, Emile Nizier, Jean-Marie Sallée, Jean Pierre Champetier, Jacques Furet, Jean Benoit ● Jeanne Musy-Fischer, Jacqueline Lachaussée-Senckesen, Georges Couget, Serge Harel, Janine Vallée-Fabiano, Jean Pierre Ozanne, Simone Berleux-Magnani, Emmanuelle Foata-Vaudey, Andrée Monnier-Polycarpe ● Jean Malpel préside sans micro: c'est une première! ● Suzanne Le Noane-Musset, Jacques Rossat, Janine Izaute-Aubrun, André Péhau ● Eliane Lirola-Rosello, Henriette Hert-Meyer ● Jean Lachaussée (époux de Jacqueline Senckesen) parmi les fleurs et tapisseries ● A Dijon, dans l'ancien palais des Ducs de Bourgogne, devenu musée, tombeau de Philippe le Hardi (fin du XIVème siècle).

Trois rencontres donc, qui nous firent déjà bien sentir que, désormais, nous faisons partie de la fratrie.

Samedi, après l'assemblée générale puis l'excellent repas pris sur place au "Grain de moutarde", nous sommes partis, en autobus, à destination du centre historique de Dijon où nous fûmes divisés en deux groupes.

Le nôtre avait pour guide un jeune homme fort intéressant qui, sans doute emporté par sa passion pour le célèbre chanoine Kir, raconta - dans les cuisines ducales - maintes anecdotes dont celle qui suit.

En 1382, Philippe le Hardi, après sa victoire sur les Flamands révoltés contre Charles VI, "rapporta", de Courtrai, la fameuse horloge à Jacquemard que l'on peut admirer sur l'église Notre-Dame, en plein centre-ville. Au fil des siècles, les Dijonnais - influencés par la tradition flamande des géants - adjoignirent une femme au sonneur, puis un fils, puis une fille. Et voici qu'à l'occasion d'un jumelage avec les Belges de Courtrai, ou lors d'une visite du bourgmestre de cette ville à Dijon, on suggéra au Chanoine qu'il était peut-être temps de rendre le Jacquemard à sa ville d'origine. Lequel rusé Chanoine répliqua: "Comment peut-on nous demander d'envoyer un père à sa famille et laisser ainsi deux orphelins!". Les Belges, compréhensifs, s'inclinèrent, et la famille Ding resta en poste au-dessus de l'horloge de l'église.

La visite partit du square Darcy, au pied de bassins et de vasques rappelant qu'en 1839, l'ingénieur Darcy dota la ville d'eau potable en réunissant toutes les sources en ce lieu. A l'entrée du parc, un ours grandeur nature est la réplique de celui du musée d'Orsay à Paris, sculpté par François Pompon (1855-1933).

Nous avons alors suivi un parcours fléché sur les trottoirs (une chouette gravée dans des triangles de cuivre) qui nous a menés rue de la Chouette. Cet oiseau était jadis sculpté sur le côté de l'église Notre-Dame, mais il n'en reste qu'un fragment restauré: c'est qu'un détraqué a martelé, un jour, ce volatile qui était un porte-bonheur pour qui le caressait... de la main gauche.

Dijon nous a comblés, avec ses façades à colombages, ses porches sculptés Renaissance - qui, souvent, ouvrent sur des cours encore plus ouvragées et d'une finesse extrême - son pittoresque marché du samedi avec ses brocanteurs aux vieux livres, sa rue des antiquaires, ses magasins superbes incitant à flâner.

La merveille des merveilles fut, bien sûr, la découverte de la salle des Gardes, au musée des Beaux-Arts installé dans l'ancien logis des ducs de Bourgogne. Là, le tombeau de Philippe le Hardi, comme celui de Jean sans Peur et Marguerite de Bavière, réalisés aux XIV^e et XV^e siècle, sont d'une beauté à couper le souffle: sous la dalle des géants, des arcatures d'albâtre abritent des "pleurants" dont on croirait qu'ils déambulent sous les galeries d'un cloître...

Après avoir admiré de beaux hôtels particuliers, retour par la rue de la Liberté où cer-
●●● suite en septième page

Dijonalcyciades 2004

tains s'attardèrent pour acheter moutardes étranges, pains d'épice renommés, chouettes de pierre ou de bois, en attendant l'heure du traditionnel repas de gala".

● A la veille de la journée vinicole du lendemain, cette soirée réunit notre beau monde aux "Oenophiles", restaurant fier de ses caves voûtées. Celle où fut servi l'apéritif offrait un décor rétrospectif d'armoiries et de figurines historiques; celle - plus intime - où l'on savoura le vespéral menu (la pièce de boeuf: une merveille!) constituait un discret minuscule privé où murs, niches, poutres, recoins et ifs artistiquement parés offraient aux regards tous les instruments de travail dont usent ceux qui pratiquent les rites de la viticulture bourguignonne...

● Dimanche 3 octobre, cap droit au sud! A l'instar de sa troupe alycéenne, notre chauffeur Laurent découvre pour la première fois l'itinéraire de Dijon à Beaune par la route des Grands Crus au tracé nonchalant.

Battus par les vagues parallèles du vert océan des vignobles (1), émergent des îlots discrets au vocable mondialement célèbre: Chenôvre, Massanay-la-Côte, Fixin, Brochon, Gevrey-Chambertin, Vougeot, Chambolle-Musigny, Reulle-Vergy, Nuits-Saint-Georges...

Progressant de Charybde en Scylla, par d'étroits défilés, le Palinure XXI^e siècle de notre ampéloydysée fait évoluer avec dextérité mais prudence son monocoque blanc, frôlant chaque angle de mur à une distance proche du quart de micropoil, d'où - parfois - applaudissements admiratifs de sa cargaison alycéenne.

Soudain, petite émotion! Voici que le proche Beaune semble devenir un Bône bien de chez nous, avec un "clos Bertagna" dont on se demande s'il produit ici ce Guébar que commercialisait - à Constantine, rue Petit, sous les "S" montant au Coudiat - la famille Gaffiero.

Escale à Clos-Vougeot, ancienne exploitation monastique de l'ordre de Cîteaux (2). Au XVI^e siècle, le 48^e abbé s'y fit construire un manoir destiné à remplacer le prieuré de Gilly détruit lors des guerres de religion - manoir moins austère que les bâtiments cisterciens ambiants.

Passée la cour, nous voici accueillis par la statue d'un vendangeur équipé de son double panier - le bënëton - posant sur son cou et ses épaules.

"De bënëton en fouloir, le voilà le joli fouloir" pourrait dire la chanson. Fouloir de belle taille, où des moines convers, froc été, en atours d'Adam, piétinaient ferme pour mortifier les grappes et faire saigner les pulpes. L'épisode ne cessait que lorsqu'ils étaient enfoncés jusqu'à la barbe dans le magma de moût, de pépins et de râfle, dont ils ressortaient violacés comme améthyste d'évêque.

Dans la cuverie, quatre énormes pressoirs dressent leur solide architecture en

poutres de chênes dont certains ont connu Charlemagne. Chacun occupe 50 mètres carrés, et il fallait huit paires de bras pour actionner le cabestan du levier. Gargantuesques, les proches cuves contenaient la valeur de 182.400 litres.

Au cellier, pas de cave: la roche est au ras du sol. On a donc édifié des murs très épais, enterré deux côtés et ouvert de minces fenêtres sur les deux autres, descendu le toit jusqu'au sol, isolé le plafond par 300 tonnes de gravats, d'où la densité d'une poutraison soutenue par des piliers de pierre.

L'ancien dortoir des moines est devenu musée. Quelques poutres de 17 mètres participent à l'ossature de la foisonnante charpente sous laquelle est projeté un film à la gloire de la confrérie du Tastevin.

Cette noble assemblée qui s'est donné pour tâche de promouvoir les vins de France et principalement ceux de Bourgogne, acheta Clos Vougeot en 1944 et le fit si soigneusement restaurer qu'il fut classé monument historique en 1949.

On connaît le fastueux costume mondialement célèbre de cette confrérie vinique: houppe rouge et or, rehaussée de colliers et de médailles, le tout surmonté d'un



● Dans l'immense et haute cave aux dégustations apéritives du restaurant dijonnais "Les Oenophiles" - outre le verre de kir traditionnel avant le repas de gala du samedi soir - retour arrière vers les leçons d'histoire de jadis, grâce à de nombreuses vitrines riches de souvenirs, dont ces trois figurines représentant Charles le Téméraire, Philippe le Bon et Jean sans peur ● Autre moment historique, la macabre découverte du corps de Charles le Téméraire, gelé et dévoré par les loups, près de Nancy... ● Enfin, petite formation de divers hommes d'armes bourguignons aux XIV^e et XV^e siècles ● Eliane Lirola-Rosello adossée à un jaillissement de bouteilles ● Quelques tables de convives au cours du repas de gala en cave voûtée et artistiquement décorée d'attributs vigneron ● A l'issue de la soirée du samedi, à la sortie du restaurant "Les Oenophiles", on reconnaît Janine Vallée, Suzanne Le Noane, René-Louis Vallée, Marie-Jeanne Couget, Michel Challande, Simone Berleux, Guy Labat, Jean Lachaussée, Edith Labat, Jean Malpel, Serge Harel, le couple Andrée et André Monnier, Josette Fabrycy... à suivre au verso.

Dijonalyciades 2004

mortier que ne renieraient pas maints personnages de messire Rabelais.

Deux fois l'an, le chapitre de cette noble assemblée traite quelque 600 convives de choix, auxquels sont offertes des réjouissances gastronomiques rehaussées d'intrusions, discours, chants, sonneries de trompes de chasse.

Si, pour notre part, "nous n'y bûmes point", comme disait le Picrochole du susdit maître François, du moins songeons-nous à faire franche ripaille en la bonne ville de Beaune, au restaurant du Cheval Noir où se conjuguèrent bombance et libations.

En fin de repas, tandis que certains s'impatientent en piétinant à proximité des toilettes, voici que, d'une chorale d'anciens scouts renforcés par quelques familles de lointaines colonies de vacances, jaillissent les couplets du "Chameau" et leur refrain:

"Ali alo, et vive le chameau
voyez comme il est beau, oh!"

La compagnie se divise ensuite en deux groupes, dont l'un va se reposer - non sans quelques secousses - sur les banquettes du "Visiotrain", pour parcourir les quartiers anciens de la ville, aux belles demeures: maison des Colombiers, hôtel de Saulx, édifice romain à arcatures triples, restes de remparts, jardins, parc de la Bouzaise (rivière qui passe sous l'Hospice) où tout le charme d'une province présente son patrimoine.

L'autre groupe, cependant, découvre - ou redécouvre - le célèbre Hôtel-Dieu, avec ses magnifiques toits de tuiles vernissées et sa cour d'honneur à l'élégant balcon.

Passée l'apothicairerie et sa pharmacopée en sages pots à grosse panse, la salle des "pôvres" est saisissante par ses dimensions de hall de gare d'Orsay et ses rangées de lits contigus - aux draps blancs bien tirés - fermés de rideaux rouges.

Le dimanche, au fond de la salle, le polyp-tique du peintre flamand Rogier Van der Weyden s'ouvrait, pour édifier les malades par la vue du Jugement dernier. La salle est superbe sous sa voûte en carène de bateau et ses poutres peintes ornées de portraits malicieux.

Grâces soient rendues au chancelier Nicolas Rolin et à son épouse dame Guigone! Assurant en cela leur salut, ils firent preuve de grande générosité à l'égard des victimes de la Guerre de Cent ans, de la famine, des pillages, de la peste. Leur hospice (le chantier dura huit ans) fut un modèle au XVème siècle, et il servit jusqu'au XXème, une partie étant encore maison de retraite en 1988.

On les imagine bien, les pôvres malades, couchés deux par lit, opérés à l'aide d'instruments effrayants, ou absorbant des remèdes aux ingrédients étranges. Quant aux sœurs hospitalières à blanches cornettes ailées, elles avaient des règles particulières pour pouvoir être au service de leurs malades... "non stop" dirions-nous aujourd'hui.

● Et maintenant, retour à Dijon par la vallée d'Ouche. C'est une trouée verdoyante bordée de bois et de pâturages, qu'emprunte parfois le canal de Bourgogne.

Las! la paix des champs est vite troublée par les inévitables bouchons - pas en liège de bouteille, ceux-là - du dimanche soir, passé le lac (artificiel) Kir, au nom du célèbre chanoine et député.

● Est venu le temps du repas d'adieu, que prolonge une soirée dansante volontairement rétro semble-t-il: paso, valse, java légère, slow, tango... mais pas de rythmes endiablés comme à Aix, l'an dernier... même pas un de ces bons vieux "Lambeth walk" d'avant-guerre.

Galamment, notre Président paie d'exemple, de cavalière en cavalière, et la soirée se prolonge jusqu'aux abords de 23 heures, René Fleck ayant précédemment et discrètement reçu quelques fines bouteilles en remerciement pour sa parfaite organisation de nos Dijonalyciades 2004.

Marie Jeanne COUGET-RUDMANN,
Suzanne LE NOANE-MUSSET
et le "grain de moutarde" d'assaisonnement.

- 1 - Chaque vague est fleurie d'un rosier, essence magique qui attire à elle tous les insectes nuisibles aux grappes.
- 2 - Dérivé de "cistels" roseaux
- 3 - Marcel Adida, s'offre en outre un tour de ville à bord d'une teuf-teuf décapotable puant le pétrole à plein nez



IMAGES DE RENÉE FLECK

● Le clos de Vougeot et son encore vert tapis de vignes automnales ● Jean Pierre Champetier et son sage galurin de vigneron ● Visages attentivement étudiés d'une "classe" suspendue aux lèvres de son érudite conférencière ● Eliane Antonini Sabathier lève son verre à sa "première" en fratrie ● Une autre "classe" attentive, écouteurs aux oreilles - aubaine pour les "durs de la feuille" - chez les "pôvres" (presque du pataouète, dès!) des Hospices de Beaune ● Notre chauffeur Laurent ● A bord du petit Visiotrain touristique, le couple Andrée et André Monnier, Laurent, Serge Harel, Renée Fleck, Jean Pierre Ozanne au dessus d'un trio Henriette Hertert, Jean Malpel et Eliane Lirola ● Jean et Dolly ouvrent le bal qui mit un point d'orgue à la cuvée 2004 de l'Alyc ● Enfin, retour aux "œnophiles" de la veille (et de la page précédente) et suite de l'énumération des convives de notre repas de gala: Emmanuelle Foata, André Péhau, Marcel Adida, Jean Benoit, Henriette Hertert, Sophie Adida, Jacques Furet, Eliane Lirola, Gabrièle Chéoux, Dolly Martin, Yves Musy, Jean Pierre Champetier, René Fleck et Janine Izaute.... Fermez le ban!

Barbouillis et virtuosités picturales

A ces appuis, on laisse pendre - comme un lampion - par un crochet, le godet de métal où les pinceaux trempent dans l'eau... godet qui met souvent une maligne perfidie à se renverser sans crier gare...

Du sol au plafond, de hautes armoires grises flanquent - de part et d'autre - la porte d'entrée... Qui en a jamais vu un battant ouvert? Qui pourra dire ce que l'on y dissimulait: les trésors d'Ali Baba? une précieuse collection de toiles d'araignées? le vide dont on dit que la nature a horreur? les cadavres des six premières épouses de Barbe-Bleue... Le mystère demeure encore ce jour d'hui, après tant et tant d'années...

Curieusement, l'estrade, le bureau et la chaise du professeur se situent non pas face aux élèves mais dans leur dos, pour céder la place d'honneur à une vaste et haute sellette sur laquelle trône - bien visible aux regards de tous - le modèle à reproduire.

Au mur, préside - dans un cadre austère et veuf de sa vitre - le noble et sévère profil de l'humaniste Erasme, tout appliqué à rédiger, d'une plume aussi savante qu'immobile, son "Eloge de la folie"...

Sur de solides étagères, s'accumulent - en copieux et anarchique bric à brac - les reproductions en plâtre d'une sélection de tout ce que l'opulente statuaire gréco-romaine voulut bien laisser en héritage aux archéologues des civilisations postérieures: fragments de bas-reliefs riches d'élégants drapés de toges, orteils géants peaufinés par le ciseau de quelque Phidias ou quelque Praxitèle, épanouissement luxuriant de feuilles d'acanthé, regard vide du faciès buriné de Jules César, dextre (ou senestre) musclée d'un gladiateur anonyme, profil à nez droit de femme grecque au front pur surmonté d'un haut diadème...

Le tout, saupoudré d'une plus ou moins fine couche de poussière, car le plumeau négligeant du claudiquant Chirra - agent d'entretien - est loin de s'y attarder quotidiennement...

Chaque assemblée d'élèves qui se succèdent, en ces lieux, d'heure en heure, se décompose en: 1 - virtuoses, 2 - sujets moyens, 3 - désespérants barbouilleurs, chacun usant de sa technique personnelle.

Qui, interprète le pied vénérable d'un contemporain de Tite Live, phalange après phalange, sans se soucier à l'avance de l'endroit où le talon viendra prendre place; qui trace académiquement les lignes générales, après appréciation des proportions, un oeil digne sur le crayon tendu à bout de bras, avant d'en venir au peaufinage des détails et aux ombres; qui prolonge le passage du fusain sous la caresse d'une estompe ou d'un bout de buvard artistiquement plié.

De semaine en semaine (ou de quinzaine en quinzaine, car les heures de dessin sont bien moins pléthoriques

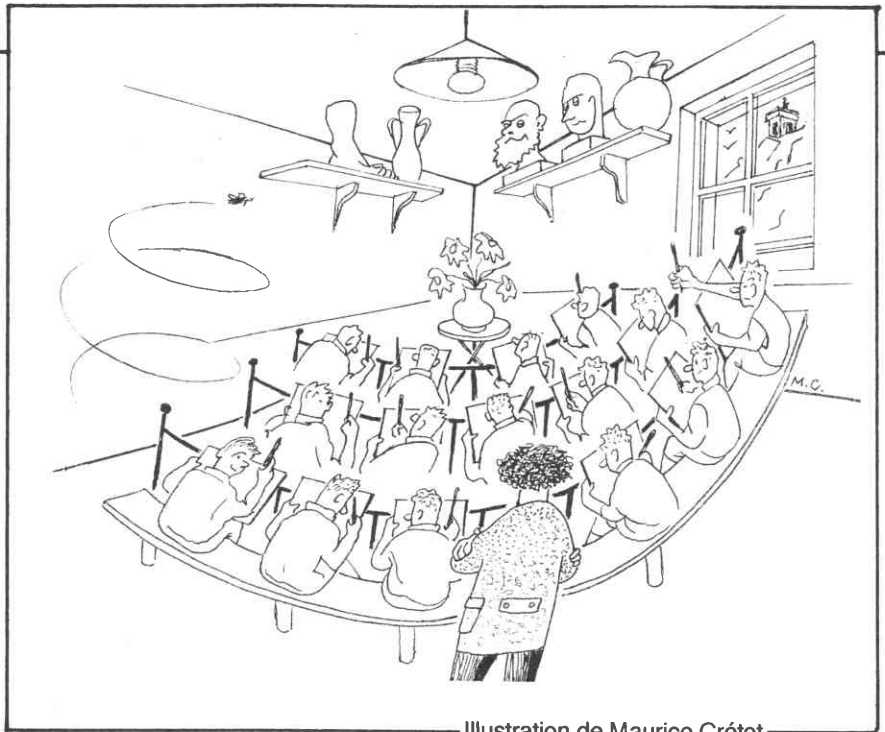


Illustration de Maurice Crétot

que celles de latin, de physique-chimie, de langues vivantes, de français ou de mathématiques) on s'adonne doit à la reproduction des plâtres, soit à la représentation des natures dites mortes, soit à la création d'oeuvres d'inspiration personnelle, pédagogiquement intitulées "sujets libres".

Qu'on n'aille pas croire que le sujet est aussi libre qu'il prétend l'être! Il est toujours tributaire d'un thème choisi par le professeur, et ce thème est bien souvent traité sous forme d'affiche. Je me souviens encore très bien que l'une d'elles vantait le vol transatlantique Dakar-Natal dont le pilote Jean Mermoz - alors coqueluche de notre jeunesse - avait ouvert la ligne peu de temps avant de disparaître corps et biens dans les flots de l'Atlantique.

Mais, foin de lyrisme! restons sur terre - en cette seconde moitié des années 30 - et faisons mention de quelques-uns de ceux qui, à cette époque, se veulent émules de Léonard de Vinci ou de Foujita.

Très à l'aise pour manier le crayon ou le fusain, sont Marcel Lora ("Cé-lou" pour les intimes) et Bedok dont j'ai oublié le prénom mais non pas les biceps capables de l'élever doucement, le long de la corde lisse, jusqu'au plafond de la salle de gymnastique... Leurs traits et leurs ombres sont d'une netteté qui nous rendent à la fois jaloux et admiratifs, tant ils possèdent l'art d'exprimer en plan ce que nos yeux voient en relief...

Le grand maître de la couleur est incontestablement le rêveur Georges Pautrot, dont le pinceau magique sait révéler des symphonies inattendues: ainsi, fait-il apparaître des verts, des roses, des bleus, des mauves ou des abricot là où le commun des mortels n'aperçoit, sur la sellette, qu'une simple feuille de papier d'un blanc immaculé, légèrement enroulée près d'un encrier de cristal d'où émerge une romantique plume violette.

A l'opposé, les barbouilleurs besognent à maculer - d'une gouache barbatrice à sécher - la grande feuille

de papier Canson qu'à la fin du cours il leur faudra glisser - en toute hâte - dans leur carton à dessin... Et comme, à ce moment-là, tous les cartons à dessin doivent être empilés les uns sur les autres dans des tiroirs géants s'ouvrant au bas des armoires grises, on devine aisément que nos infortunés barbouilleurs sont condamnés à retrouver leur "chef-d'oeuvre" irrémédiablement collé à ce carton, au début de l'heure de cours suivante...

Et le maître, pendant tout ce temps, que fait-il, que dit-il, le maître?

Il va, le maître, il fait son petit tour d'hémicycle, inclinant - d'épaule en épaule - les multiples ondulations de son épaisse toison noire de pâte grec; il détaille, il approuve, il souligne, il rectifie, il peaufine, il prodigue quelques conseils, avec un accent où le "r" curieusement unique du patronyme Mirada semble répercuté par des dizaines de milliers d'échos...

Et puis - sa tâche pédagogique accomplie - le voilà qui monte quêtivement s'asseoir à l'arrière-garde de son docile troupeau de dos courbés.

Il se plonge alors dans la lecture de quelque bouquin, occupation qu'il ponctue - de temps en temps - de petits "pchutt! pchutt! pchutt là-bas!" distraits... parfois métamorphosés en un soudain et énergique: "Pézerat, mon ami, prenez vos affaires et sortez!"...

Ainsi, pendant cinquante-cinq minutes d'horloge vite passées, use-t-on du fusain et de la mine de plomb ou gâche-t-on des tubes de terre de Sienne, de noir d'ivoire, de blanc d'argent, de jaune de chrome ou de bleu de cobalt, à généreux coups de poils de blaireau...

A moins qu'on se ne trouve assis au dernier rang de l'hémicycle, à portée de pinceau des escarpins professoraux... Il est très très difficile, alors, de résister à la délicieuse tentation - tant de loustics en ayant déjà donné l'exemple - de déposer des touches de gouache émeraude ou de laque carminée sur le cuir soigneusement ciré des chaussures magistrales...

J.B.

Purgatoire et... Noël au vieux "Laveran"

Comme le rappelait, Marie-Pierre Vellard, il y a un an - dans son article intitulé "Micheline à tous les étages", il est vrai que notre Directrice nous a menées d'une main de fer.

Pour les pensionnaires de Laveran que nous étions, au cours des années 50, ce fut dur, dur. Mais je crois que cette grande sévérité a tissé entre nous un lien très fort, une solidarité que je n'ai jamais retrouvée plus tard.

Chaque matin, au premier son de cloche, impossible de chiper quelques minutes pour rester au lit: Micheline était dans les quatre dortoirs au même moment, et gare à celles qui n'avaient pas encore défait entièrement leur literie! A croire que je ne sais quelle fée l'avait dotée du don d'ubiquité.

Autres manifestations de sévérité: le rite, chaque fois que nous avions à passer devant elle, de saluer en inclinant la tête... ainsi que l'obligation, quand nous sortions, de coiffer chapeau, d'être gantées et de présenter des socquettes haut tirées sur la cheville; quant aux provisions de bouche, il était strictement interdit d'en posséder la moindre miette.

Il faut bien reconnaître, pourtant, que nous n'avons jamais manqué de rien. Certes, nos repas n'avaient pas le raffinement de ceux de l'hôtel Cirta, mais ils assuraient le nécessaire, et notre goûter comportait pain, thé, chocolat ou fromage à volonté.

Il faut en outre rappeler que nous étions au lendemain de la guerre: je suis entrée en sixième en octobre 1945.

Ceci dit, nous avons connu aussi de très bons moments. Ainsi, je me rappelle avec émotion la veille du jour de départ en vacances de Noël.

En fin d'après-midi, après le dernier cours du trimestre, nous montions au dortoir faire nos valises; puis, dans



9 JANVIER 1948! Après Noël, les Rois! Avec sept reines - souriantes bien qu'en exil - et le chef ceint d'une couronne en carton doré... De gauche à droite, Blandine Cavalié (Oued-Athménia), Yvette Courmac (Souk-Ahras), Colette Musse (Biskra), Michèle Marty (Ain-Fakroun), Marie-Jeanne Duprat (Batna), Adrienne Giudicelli (Canrobert) et - devant - Renée Alaïze (Mila)... toutes sept feudataires d'une impériale suzeraine prénommée Micheline.

une grande effervescence, nous nous préparions pour la soirée.

Traditionnellement, Mlle Guiscafré invitait le Préfet, l'Inspecteur d'Académie et les membres de leur famille.

Dans le réfectoire, les tables étaient installées en U, face à la table officielle. Au centre du U, se trouvaient les enfants de nos hôtes de marque et les meilleures élèves du lycée.

Que dire du repas de fête, sinon qu'il sortait hautement de l'ordinaire et que les cuisinières, pour la circonstance, s'étaient surpassées.

Ensuite, venait une représentation, et certaines se rappelleront "Ces dames au chapeau vert" et bien d'autres pièces d'un répertoire non inscrit au programme des études classiques.

Puis tout le monde se réunissait autour de l'arbre traditionnel, et nous entonnions des chants de Noël, les voix graves du Préfet et de l'Inspecteur d'Académie se mêlant aux nôtres.

Enfin, venait la distribution des cadeaux: des livres, des blocs de papier à lettres agrémentés d'un petit dessin dû à l'habileté d'une élève douée, des porte-aiguilles en feutrine confectionnés par d'autres camarades, et une multitude de petits souvenirs: tout cela préparé depuis les fêtes de la Toussaint - et nul n'était oublié, même les "mauvaises élèves" et les plus dissipiées.

Après le départ de nos hôtes, nous étions autorisées à danser un moment, entraînées par l'accordéon magique de Marie Jeanne Duprat.

On nous servait encore un bon chocolat chaud, et nous montions enfin au dortoir, enchantées par cette bonne soirée, et ravies à la pensée d'aller, le lendemain, rejoindre nos parents.

Autres instants heureux: la fin de l'année scolaire. Presque toutes les pensionnaires étaient parties début juin, avant les examens, pour libérer des salles, et nous n'étions plus qu'une dizaine à être restées.

C'est alors que Mlle Piazza - la surveillante générale qui n'avait pas été tendre, elle non plus, tout au long de l'année scolaire - nous emmenait au sous-sol, dans les cuisines où nous l'aidions à confectionner des crêpes et des beignets.

Heures claires encore, les évasions du jeudi à Djebel Ouach. Pour la petite campagnarde que j'étais, sortie de son bled lointain, ces enivrants bols d'air faisaient oublier bien des brimades, bien des réprimandes quelquefois injustes et toujours dures à supporter.

Madame la Directrice, vous nous avez fait connaître le purgatoire, mais, en mêlant le froid et le chaud, vous nous avez appris que la vie a - certes - ses mauvais côtés, mais aussi ses bons, que les mauvais permettent de mieux savourer encore.

Simone BERLEUX MAGNANI.



Marie-Jeanne Duprat et son accordéon

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
- V. Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
- Trésorier Michel Challande
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
- Secrétaire Bruno Rimbert
117, rue Saint-Dominique
75007 Paris
01 45 51 63 42

LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31

Il y a cinquante ans Le jour où je me suis endormi en "permanence"

Je sens bien qu'il faut que je finisse par vous raconter le rêve étrange que j'ai fait, au lycée, il y a, de cela, un bon demi-siècle.

Ce devait être en permanence, car, en classe, chez M.M. Brial, Tolla, Recouly, Zinat, Clouet ou Néto, je n'aurais certainement jamais eu l'occasion de me laisser bercer par les bras soporifiques de Morphée.

Ce fut, d'ailleurs le seul rêve de toute ma scolarité, ce qui explique peut-être pourquoi je m'en souviens si bien cinquante ans après l'avoir fait.

Je rêvais donc que bien des années et des années avaient passé, depuis cette heure de permanence, et que je vivais maintenant au XXI^{ème} siècle, en l'an de grâce 2005. Ayant alors atteint et même dépassé l'âge de la retraite, j'étais devenu trésorier d'une association d'anciennes et anciens élèves des lycées de Constantine; en effet, à cette époque très avancée dans le temps, la mixité scolaire avait fini par se faire une place dans les moeurs.

Une précision: mon rêve tenait plus du cauchemar que du doux sommeil rose des bébés, affronté que j'étais, sans cesse, au recouvrement des cotisations.

Si certains membres de notre fratrie me facilitaient automatiquement la tâche grâce à leur parfaite ponctualité, dès le mois de juin de chaque année, d'autres - et même beaucoup d'autres, hélas! - avaient une fâcheuse tendance à se faire tirer l'oreille pour aller prélever, à mon intention, du fond de leur tirelire, 16.400 pièces de un franc: des francs anciens bien sûr, soit 25 de nos euros 2005.

Et l'angoisse m'envahissait à la pensée qu'un fantasmagorique professeur de recouvrement de cotisation (mais, au fait, s'agissait-il bien d'un professeur, ou du Président?) allait m'envoyer au tableau, et me demander de révéler à mes condisciples comment je m'y prenais pour résoudre un problème aussi ardu que celui de la quadrature du cercle.

"En combien de catégories classez-vous ces oublieux payeurs?", interrogeait le magister.

Craie en main - une craie qui grinçait quelque peu - et un rien godiche, j'inscrivais alors, sur le tableau:

- ceux qui ont réglé tellement tard la précédente échéance qu'ils se croient à jour de la présente;
- ceux qui pensent avoir réglé, mais qui, en fait, n'ont rien réglé;
- ceux qui, tout simplement, ont oublié, malgré des relances insistantes de ma part;
- ceux qui rédigent le chèque au nom du trésorier et non à celui de l'ALYC, le font incomplètement ou oublient de le signer;
- ceux qui, par principe, estiment ne devoir régler leur cotisation qu'en fin d'exercice et qui oublient de le faire;
- ceux qui ne savent plus du tout où ils en sont, et, dans le doute, envoient quand même un chèque "au cas où...";
- ceux qui, bourrés de bonnes intentions, disent, au téléphone qu'ils vont le faire et ne le font pas;
- ceux qui disparaissent dans la nature car ils ont changé d'adresse, et n'ont donc pas reçu mon courrier...

"Bien - dit alors le professeur - indiquez maintenant de quelle façon vous intervenez auprès des négligents.

Et je me mis à expliquer, du mieux que je pus:

"Tout d'abord, en octobre, c'est par un courrier "enrobé" du Président, à la suite de l'assemblée générale, que nous essayons d'attirer l'attention des adhérents: "Pensez à nos finances, nous comptons sur vous, remplissez votre devoir de solidarité, etc...". Bref, un discours sympathique, sur papier de couleur, pas agressif du tout, adressé à tous, y compris même ceux qui ont déjà rempli leur devoir: on marche sur des oeufs.

"Ensuite, dans le journal de l'association - on pourrait l'appeler "les bahuts du rhumel", un beau titre, n'est-ce pas? - on procède par relances discrètes, par petites touches, en caressant secrètement l'espoir que le lecteur, attentif, aura compris, et que, dans un élan de bonne volonté, il prendra immédiatement son carnet de chèques pour s'acquitter de son écot.

"Bien sûr, en tant que trésorier, j'ai mon oeil rivé sur le compte des rentrées de fonds. "Dis-donc, demande le Président, où en est-on dans le règlement des cotisations? Est-ce que ça rentre?" A chaque fois, j'ai des tremblements nerveux. "On en est à 60%, et pourtant on est déjà fin mars, et les comptes doivent être bouclés pour fin juin..."

"Alors, comme c'est l'époque du repas de printemps, on en profite pour "en remettre une couche", et pour glisser, dans le discours d'accueil, qu'il y a des retardataires, et que s'il s'en trouve, dans la salle, ils peuvent le faire illico auprès du trésorier présent - bien sûr, en embuscade - qui n'attend que cela.

"Il y a des résultats, il est vrai, le score s'améliore... mais il y a encore du déchet! "Dis-donc, Michel, où en est-on?"

"Ensuite, on entre dans le noyau dur - on est en mai-juin - et ça devient urgent.

"Je prépare alors une lettre, toujours gentille mais ferme, jamais aggressive, qui est adressée cette fois à chacun des négligents: "Sauf erreur de notre part, nous n'avons pas enregistré le paiement de votre cotisation; soyez gentil... etc".

"Cela prend du temps, coûte des timbres et de la papeterie... mais enfin, on enre-

gistre quelques soubresauts: l'électrocardiogramme n'est pas encore à plat mais presque.

"On arrive dans les derniers jours de juin et c'est l'horreur! Un an presque, que j'attends, que j'espère, que je compte, recompte, vérifie. Eh bien, effectivement, il reste le dernier carré, les irréductibles, ceux qui ne répondent même pas à un ultime courrier personnel, pour dire qu'ils ne souhaitent plus adhérer à notre association... et j'en suis très triste"...

J'en étais là de mes démonstrations lorsque la porte de la classe s'ouvrit, et entra Mouloud, l'employé chargé du registre des absents.

Il apportait - nous devions être un samedi - une belle liasse d'invitations pour passer au lycée la journée du lendemain dimanche.

Et, de ces invitations, il y en avait de tous calibres:

- pour ceux qui n'ont pas réglé leur cotisation avant le 31 décembre, deux heures de colle;
- pour ceux qui n'ont réglé leur cotisation qu'à Pâques (six mois de retard), quatre heures de colle;
- pour ceux qui n'ont réglé leur cotisation qu'au mois de mai (huit mois de retard), une consigne entière;
- pour ceux qui n'ont pas encore réglé leur cotisation dans les derniers jours de juin (neuf mois de retard, ouf!), le conseil de discipline;
- et enfin, pour ceux qui n'ont pas réglé leur cotisation fin juin, c'est l'exclusion pure et simple...

A cet endroit de l'énumération, il se fit, dans la salle de permanence, un début de brouhaha qui s'amplifia très vite et très fort, au point que... je m'éveillai.

Un peu ahuri de ce rêve étrange, je mis quelques minutes avant de recouvrer entièrement mes esprits.

Autour de moi, régnait un paisible silence, tandis que le pion, depuis sa chaire, jetait un regard sans expression sur son cheptel lycéen.

Puis la sonnerie de fin d'heure retentit, et je me souviens très bien avoir poussé un énorme "ouf!" de soulagement...

Michel CHALLANDE.

Comment ne pas trop s'assoupir

Pour vous aider à ne pas trop somnoler, et me permettre de réaliser mon rêve, merci de bien comprendre, puis de bien retenir, ci-après, **comment régler votre cotisation "dans les temps"**.

● L'exercice comptable de notre association commence le **premier juillet** de chaque année, et se termine le **30 juin** de l'année suivante. C'est pour cela qu'on parle - par exemple - de la cotisation 2004-2005

● C'est l'assemblée générale qui fixe le chiffre de la cotisation, en octobre. Nous en informons chacun des membres, dans un courrier qui accompagne le compte-rendu, et précisons les modalités de paiement. C'est à partir de ce moment que le règlement de la cotisation est attendu

● Rédigez votre chèque **au nom de l'ALYC**, et adressez-le au trésorier, à son adresse: Michel Challande 85 avenue du Pont-Juvénal 34000 Montpellier

● Il est raisonnable et vivement recommandé de s'acquitter de cette opération avant le 31 décembre: au-delà de cette date, on rentre dans la zone de tous les dangers et de toutes les incompréhensions.

● **Nota:** la cotisation pour l'exercice 2004-2005 est fixée à **25 euros**

● Tout don supplémentaire est, évidemment le bienvenu!

Frère potache souviens-toi!

Le temps du bachot

Vers la fin de l'année scolaire, aux approches de la distribution des prix (photo ci-dessous) et des redoutables épreuves du baccalauréat, l'ambiance devenait tout autre, chacun de ceux qui allaient subir ces examens se préparant à l'évènement, aboutissement de six, sept, voire huit années d'études.

La platanes et les robiniers avaient une odeur spéciale; les cours de récréation - donnant moins le spectacle du déchaînement physique - ne retentissaient plus de hurlements défoulants... d'ailleurs, il ne restait pratiquement plus que les pensionnaires pour mettre un peu de vie dans l'établissement, la plupart des externes ayant d'autres occupations à Djebel Ouach, au Chalet des Pins, aux Platanes ou - encore bien mieux - aux piscines de Sidi M'Cid.

Ce que je retiens de ces moments bien lointains, c'est le sentiment de liberté qui nous habitait: les maîtres d'internat étant devenus moins exigeants, il s'installait comme une décontraction que la chaleur ambiante de juin accentuait encore.

Chaque matin, tous ceux qui allaient devoir subir les redoutables épreuves étaient debout dès cinq heures, et prenaient leur petit déjeuner une demi-heure plus tard à peine.

De 6 heures à 6 heures 15, en pre-

mière cour, l'habitude était établie de disputer un match de football qui opposait les équipes de première A A' B aux équipes de philosophie et mathématiques élémentaires.

Jean Fraysse me rappelait récemment que cette coutume avait été supprimée en 1940, lorsque M. Loup (professeur d'allemand devenu proviseur intérimaire en remplacement de M. Blanc, mobilisé) avait vu ses fins de nuit dérangées par nos trop matinales bouffées d'enthousiasme...

Enthousiasme... et pourtant, le trac commençait à nous envahir, et chaque journée était essentiellement faite de "bachotage": partout - en étude comme dans les cours de récréation - nous avions le souci de rassembler notre savoir, nos connaissances...

Parfois - hélas! - trop tard, car, bien que nous ayons été superbement préparés par nos maîtres, si les appelés étaient nombreux, nous savions que les élus le seraient moins...

A cette époque, le baccalauréat était une énorme clé qui ouvrait le sérail de la vie active, et il fallait ahaner pour pouvoir l'accrocher à son trousseau!

Ajoutons le détail alarmant qu'en cas d'échec, on ne pouvait redoubler que sous certaines conditions: la sanction était rude.

Après quoi, vogue la galère! Mais ceci est une autre histoire...

Chers soeurs et frères ALYCéens, j'ai peut-être été trop long à votre gré. Mais comment s'exprimer sans se laisser emporter par le flot de souvenirs qui saisissent la gorge, à l'évocation d'un passé irremplaçable, alors que les yeux s'embuent encore à les évoquer?

En les magnifiant peut-être, mais en leur accordant surtout la reconnaissance d'avoir accompagné quelques-unes des plus belles années de notre vie.

Jo POZZO DI BORGO
Zézé pour les Anciens.

